

rigibles. Que la qualité du spectacle ne correspondît pas à ce qu'il en attendait, à ce qu'il s'en était ou à ce qu'on lui en avait promis, qu'un artiste se permît une note douteuse, que la vigueur de ses poumons vint à le trahir accidentellement, et tout aussitôt, dans cet auditoire déjà bruyant, houleux et tumultueux, un violent orage se déchaînait. Pendant la période des débuts, cette agitation prenait naturellement des proportions démesurées ; elle était alors, pour ainsi dire, en permanence, et le théâtre devenait inabordable à qui n'y eut cherché qu'une distraction ou un agrément. De tout temps, on s'était efforcé d'y mettre ordre ; de tout temps ces efforts furent impuissants.

L'autorité avait eu beau, en 1821, par exemple, annoncer gravement par un communiqué à la presse (1) qu'elle se disposait « à prendre des mesures pour faire cesser les scènes causées, depuis le début de l'année théâtrale, par des jeunes gens qui fréquentent habituellement le Grand Théâtre, et plusieurs fois ont troublé l'ordre, à l'occasion des débuts des nouveaux acteurs » ; il faut croire que ces mesures n'avaient pas eu beaucoup d'efficacité, car les mêmes constatations se reproduisent régulièrement à la réouverture de chaque saison, et voici le tableau que dix-huit ans plus tard, dans les mêmes circonstances, un journal traçait du champ de bataille du Grand-Théâtre (2) :

« Le tapage qui marque les débuts n'est pas seulement au parterre. On siffle et on applaudit partout en même temps. On se menace du parterre aux premières, et on se bat aux secondes, ce qui est tout à fait divertissant pour les spectateurs paisibles. Enfin le vacarme grandit au point qu'on est obligé de baisser le rideau sans finir la pièce ».

Tandis que, de tous côtés, éclataient des vociférations, que se croisaient, en tout sens, des protestations énergiques, formulées trop souvent en des termes d'où l'aménité et même la plus élémentaire convenance étaient bannies, des billets étaient jetés, par surcroît, sur la scène, et on exigeait que le régisseur vint les ramasser, en donner lecture à haute voix, et promettre qu'il en serait tenu compte. Dans les dernières années de la Restauration, sous la direction Singier, qui fut une des plus longues et aussi des plus fructueuses que notre Grand-Théâtre ait connues, le régisseur s'appelait Mathelon, et il était, paraît-il, un peu timide, un peu gauche, un peu lent à se mettre en mouvement, et à répondre aux appels qui lui étaient adressés : « Allons donc, Mathelon ! », lui criait ironiquement le parterre, et ce nom aux consonances guignolesques était répété par toute la salle, au milieu des clameurs et des rires.

Les réclamations ne portaient pas seulement sur le choix et le mérite des artistes. Ce public était extraordinairement chatouilleux et exigeant. Il voulait de la variété dans le répertoire, et si on ne déférait pas à ses désirs, il s'irritait et demandait, sur un ton menaçant, que la direction vint s'en expliquer devant lui.

« Violent tapage, avant-hier vendredi, écrivait *le Précurseur* dans son numéro du 16 septembre 1827. Un grand nombre d'abonnés, fatigués de la monotonie du réper-

---

(1). *Journal de Lyon et du Midi* du 15 mai 1821.

(2). *Courrier de Lyon* du 29 avril 1839.